

*CONDITIONS DE CREATION ET DEVENIR ARTISTIQUES AUTOUR DE
SEPT ARTISTES-FEMMES JUIVES EN FRANCE APRES LA SECONDE
GUERRE MONDIALE (1945-1960)*

*HANNA BEN-DOV (1919-2009) ; BELLA BRISEL (1929- 1982) ; GEULA DAGAN (1925-
2008) ; LEA NIKEL (1918- 2005) ; FELICE PAZNER-MALKIN (1929-) ; CHAYA
SCHWARTZ (1912-2001) ; HANNAH VAN HULST (1933-)*

Anne GROBOT-DREYFUS

Mardi 14 et mercredi 15 janvier 2020 FONDATION POUR LA MEMOIRE DE LA SHOAH
SEMINAIRE DES BOURSIERS/ « JEUNES » CHERCHEURS SOUTENU AU TITRE DU
PROGRAMME HISTOIRE DE L'ANTISEMITISME ET DE LA SHOAH

Au début du XXe siècle, l'Europe fut animée par un esprit intellectuel florissant, se manifestant principalement dans les villes où se trouvèrent des universités, des académies, des écoles d'art, ainsi qu'un esprit politique libéral. Paris rassembla la combinaison de ces éléments. Durant des générations, les institutions culturelles parisiennes maintinrent leur réputation internationale, notamment grâce à l'investissement de la monarchie et plus tard du gouvernement républicain. En outre, l'héritage de la Révolution française contribua amplement à la réputation de Paris, comme ville des droits de l'homme ; si bien qu'un véritable mythe s'établit autour de la capitale française, perçue comme la « terre promise ».

Dans la première partie du XXe siècle, Paris fut considérée comme la capitale mondiale de l'art. S'il eut des mouvements artistiques révolutionnaire en dehors de la France, Paris resta, pour beaucoup, la ville capable de donner et d'absorber des artistes modernes et classiques. C'est notamment durant l'entre-deux guerres que Paris attira des artistes et des écrivains de nombreux pays, offrant tant une variété de styles, de tendances que d'écoles, bref : un véritable cosmopolitisme. L'origine de ces mouvements vers la capitale des arts consista à rencontrer et à être confrontés à d'autres possibilités culturelles et traditionnelles.

Dès les premières années du XXe siècle et jusque dans les années 1930, la capitale des arts devint un véritable pôle d'attraction pour les artistes Juifs des pays d'Europe de l'Est, s'imposant comme la capitale des avant-gardes, la métropole artistique, avec ses académies d'art, ses musées et galeries, offrant un passé révolutionnaire et artistique, ainsi qu'une atmosphère de liberté.

A partir des années 1920, les artistes juifs de Palestine s'identifièrent aux artistes de la Diaspora et ceux-ci se rendirent à Paris. A la décennie suivante, les voyages d'étude à Paris devinrent plus fréquents. Cependant, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale y mit un terme.

A partir de 1942, les mesures raciales antisémites prises par l'occupant et la France du Maréchal Pétain, s'intensifièrent. Afin d'exposer et de vendre officiellement, les artistes durent spécifier ne pas être d'ascendance juive. Dès octobre 1940, les Juifs furent victimes de mesures d'exception et en 1942, ils furent pourchassés et livrés aux Allemands les déportant en camps de concentration. Durant ces années noires, de nombreuses femmes, artistes et juives cessèrent complètement leur activité, d'autres changèrent de supports – telles Sonia Delaunay, Marcelle Cahn¹ et Chana Orloff– et leur vie culturelle se rétrécit.

¹. Sonia Delaunay, née Terk-Stern (Gradizhsk (Ukraine), 1885 - Paris, 1979) est une peintre et décoratrice d'origine russe qui étudia le dessin en Allemagne et arriva à Paris en 1905. Avec son second époux, elle créa une tendance picturale, l'orphisme, découlant du cubisme. Au fil du temps, elle se tourna davantage vers l'art abstrait et créa en 1946 le Salon des réalités nouvelles.

Marcelle Cahn (Strasbourg, 1895 - Neuilly-sur-Seine, 1981) est une peintre. Née dans une famille de banquiers, elle étudia la littérature et la philosophie à l'université de Strasbourg. En 1915, elle s'installa à Berlin avec son frère et sa sœur et prit des leçons d'art auprès d'Eugen Spiro et Lovis Corinth. A partir de 1920, elle vécut entre Paris et Strasbourg. En 1926, elle exposa à la Galerie parisienne d'art contemporain avec des élèves de Fernand Léger, ainsi qu'à la première exposition de la Société anonyme à New York. De 1927 à 1930, elle présenta ses œuvres à la Société des artistes indépendants. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, elle se cacha avec sa mère dans un monastère toulousain. En 1947, Marcelle Cahn revint à Paris et fréquenta Hans Arp, Herbin, Natalia Gontchariva, Ida Karskaya, Sonia Delaunay et Del Merle, sans oublier le cercle de Paul Valéry, ainsi que les « jours fixes » de réception du photographe Willy Maywald. En 1980, Marcelle Cahn fit la donation de deux cent collages au Musée d'Art de Strasbourg.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la galeriste Katia Granoff² se souvient de son « Retour à Paris » :

« A Paris, les derniers grondements de l'orage nous parvenaient, de rares bombes tombaient, comme un sursaut de bête blessée à mort, la contre-offensive allemande menaçait de près. Dans l'air traînaient des relents d'hitlérisme.

La maison pillée manquait de tout et mes ressources étaient épuisées. J'accrochai tant bien que mal quelques dessins et, timidement, ouvris les portes.

Il se trouva que je fus la première à faire ainsi confiance à la victoire définitive de la raison et de l'humanité. D'autres galeries, fermées sous l'occupation, ne rouvrirent que beaucoup plus tard.

Je fus infiniment touchée cependant de voir, malgré le froid et la neige et tant de soucis pressants, les Parisiens venir à mes vernissages et visiter ces premières expositions. Je voyais les délicates Parisiennes avec des socques de bois aux pieds, mal vêtues, traverser la place enneigée pour rejoindre la galerie. Quel exemple ! Il fallait s'en montrer digne, persévérer, réagir contre les difficultés. Je m'y consacrais alors de tout mon cœur. Privés du petit confort, si nécessaire à la vie normale, de vêtements chauds, de bas et de chaussures, de linge, les rideaux arrachés, les meubles absents, les cadres et les tableaux, les livres disparus, les objets auxquels on s'était attaché de même, tout était donc à reprendre à la base. »³

L'immédiat après-guerre correspondit au moment de la découverte de la Shoah. Dans une logique de reconstruction du pays, l'époque fut marquée par l'arrivée d'étrangers. Parmi ceux-ci, des artistes israéliens, souvent rattachés à la Seconde École de Paris⁴. Leur fascination pour Paris est paradoxale. D'une part, d'un point de vue artistique, la « ville lumière » perdit de son importance avec l'avènement de l'art abstrait et le déplacement de la capitale artistique de Paris à New York. D'autre part, étant nées ou ayant grandi en Palestine sous mandat anglais, nos artistes n'eurent pas de lien direct en tant que victimes de la Shoah.

Hanna Ben-Dov, Bella Brisel et Geula Dagan virent le jour en Palestine mandataire. La première naquit à Jérusalem et est la fille du photographe Yaakov Ben-Dov. La deuxième grandit dans une famille hassidique entre Tibériade et Jérusalem. Et, la troisième est la fille de

². Katia Granoff (Mykolaïv (Ukraine), 1895 - Paris, 1993) est une galeriste et une poétesse. Elle effectua des études de lettres en Suisse, puis arriva à Paris. En 1926, Katia Granoff inaugura sa première galerie d'art, boulevard Haussmann, qu'elle déménagea quai de Conti. Lorsque la Seconde Guerre mondiale débuta et avec l'Occupation allemande, elle fut en Ardèche avec sa sœur Rose et son neveu Pierre Larock. À la Libération, elle s'en retourna à Paris et ouvrit trois autres galeries ; une à Honfleur, une à Cannes et une autre à Paris, place Beauveau. Elle exposa souvent des artistes femmes. En 1987, Katia Granoff se retira des affaires et laissa les rênes à Pierre Larock. En tant que poétesse, elle reçut, en 1964, le prix Georges Dupau de l'Académie française.

³. Katia GRANOFF, Œuvres complètes. « I. Mémoire-Chemin de Ronde », 1976, « Retour à Paris », Ed. Christian Bourgeois, (Paris, 1980), (p. 67).

⁴. La Seconde École de Paris est une formule découlant de la Première École de Paris. Celle-ci fut conservée après 1945 afin de désigner ce que la scène artistique parisienne comptait d'artistes engagés dans les voies de la modernité, allant aussi bien de l'expression figurative à l'expression abstraite. La Seconde École de Paris s'imposa également par opposition à l'École de New York et à la naissance du groupe Cobra. La Nouvelle École de Paris désigna une pluralité artistique. Il s'agit d'artistes pratiquant leur création en France entre 1945 jusqu'au milieu des années 1960. La Seconde École de Paris, tout comme la Première, est une formule permettant de regrouper divers artistes aux origines et aux styles hétéroclites.

Peretz Dagan, issu d'une famille de sionistes ardents. Nos autres artistes naquirent dans d'autres pays : Lea Nikel vit le jour en Ukraine et arriva en Palestine à l'âge de deux ans ; Chaya Schwartz, originaire de Pologne, arriva à l'âge de quinze ans en Palestine ; Felice Pazner naquit à Philadelphie et immigra en Israël en 1949. Quant à Hanna Van Hulst, elle vit le jour en Hollande, se forma à l'École Paul Colin entre 1955 et 1956, puis partit vivre en Israël.

Ces sept artistes vécurent la Shoah de façon détournée. Nous présumons que cette distance par rapport à cette horreur humaine soit une des raisons du pouvoir de fascination qu'exerça Paris sur elles. De même, cette force d'attraction que représenta la ville lumière fut intensifiée dès les années 1930 par l'éditeur Gabriel Joseph Talpir⁵ et son un journal *Gazith*. Pourtant, en 1948, au cours du Séminaire de théologie juive d'Amérique, dont la présidence fut assurée par Louis Finkelstein, l'historien et sociologue israélien Arieh Tartakower (1897-1982) donna une lecture au cours de laquelle il déclara que :

« Le contact entre la Palestine et les communautés juives d'Europe était fort avant même la guerre et le sera encore davantage dans les années à venir. Du point de vue culturel, même avant la guerre [...] la relation s'appelle plus justement une relation d'échange culturel. »

Or, il poursuivit, déclarant que selon toute probabilité, il n'y aura plus de tels échanges, puisque :

« L'effondrement de la vie juive en Europe a mis un terme à cette relation ; dans le même temps, la communauté juive américaine devra désormais jouer un rôle dans la réhabilitation du judaïsme européen, non plus, non seulement sur son espace économique, mais aussi culturel. »⁶

Durant les années 1950 et 1960, les relations franco-israéliennes correspondirent à une période d'« âge d'or »⁷. Dominique Trimbур distingue différentes périodes dans les relations entre ces deux pays ; celle de l'immédiat après-guerre qu'il nomme « les préalables » et qui correspondrait à la période allant de 1945 jusqu'à 1948 et celle de « l'âge d'or », s'étendant de 1948 à 1967⁸, avec la très célèbre conférence de presse du Général de Gaulle, en novembre 1967, mettant un terme à cette phase idyllique. Cet « âge d'or » fut initialement d'ordre politique, puis militaire, se fondant d'une part sur l'évolution de la politique étrangère d'Israël

⁵. Gabriel, Joseph Talpir (1901-1990) est un poète, critique d'art, traducteur et éditeur israélien. Né à Stanislaw, en Galicie, il étudia dans un lycée juif de Vienne. Plus tard, il étudia l'art à l'Université de Vienne et enseigna dans diverses écoles juives, à Vilna, Zamosc, Lwow et Varsovie. Il fut membre de la jeunesse sioniste - *Hehalutz* - et c'est en 1925 qu'il immigra en Palestine. A partir de 1924, Gabriel Talpir publia ses premiers poèmes dans diverses périodiques juifs-polonais. Par la suite, il incorpora ses premiers poèmes dans sa collection de vers, *Trois Poèmes*. Ses poèmes les plus connus sont *Légion*, paru en 1925, *Groupe de Jazz* et *Poème rythmique*, paru en 1927, *La Faim* et *Le Manifeste éparpillé*, publiés en 1928. A cette époque, Gabriel Talpir écrivit et publia des critiques d'art.

⁶. Arieh TARTAKOWER, "The problem of European Jewry (1939-1945)", in. Louis FINKELSTEIN, President of the Jewish Theological Seminary of America, *The Jews. Their History, Culture and Religion*, Vol. I, Ed. The Jewish Publication Society of America, (Philadelphia, 1948), (pp. 301-302).

⁷. Dominique TRIMBUR, « Les relations franco-israéliennes, 1948-2004 », *Outre-Terre*, 2004/4 (n°9), (pp. 405-416).

⁸. Dominique TRIMBUR, « Les relations franco-israéliennes, 1948-2004 », *Outre-Terre*, *Op.cit.*, (p. 406).

et d'autre part, la France se retrouva confronter aux premières manifestations de violence arabes en faveur de la décolonisation⁹.

En parallèle, l'histoire des femmes évolua considérablement au niveau politique, culturel et sociétal. Ces artistes-femmes arrivèrent seules à Paris - sauf Felice Pazner-Malkin qui vint avec son époux, le critique de théâtre Yaacov Malkin (1926-2019) – et travaillèrent afin de subvenir à leur besoin. Geula Dagan arriva à Paris en 1949 et travailla dans une compagnie israélienne de navigation, dirigée par Georges Loinger¹⁰, au 3 avenue de l'Opéra. Puis, elle rencontra son futur époux, l'historien de l'art Guy Weelen (1919- 1999). Quant à Lea Nikel, elle exerça la fonction de baby-sitter pour l'enfant du secrétaire de l'ambassadeur d'Israël en France, avenue Hoche à Paris, avant de travailler dans une usine de jouets, avenue du Retz. Et, Hanna Ben-Dov fut traductrice d'ouvrages d'auteurs anglais et français depuis le milieu des années 1940, tel que Jean-Paul Sartre¹¹. Celle-ci rencontra au début des années 1950 le peintre abstrait américain, Reginald Pollack (1924-2001) qui deviendra son époux, avant de divorcer au début des années 1960.

L'une d'entre elle, Chaya Schwartz effectua un premier séjour à Paris durant l'entre-deux-guerres, se liant avec les artistes de la Première l'École de Paris et particulièrement Simon Mondzain.

D'un point de vu communautaire, l'après-guerre correspondit au moment d'une « redéfinition » du judaïsme et de sa place en France. Nos sept artistes s'inscrivent dans une logique complexe ; à savoir une redéfinition sociétale avec d'importants mouvements migratoires en France, leur place en tant que femmes et étrangères avec les évolutions et les bouleversements qui rythmèrent le pays, sans oublier leur conception ou l'idée qu'elles se firent de leur carrière artistique et la place qu'elle accordèrent à leur judéité.

Établir la place et l'histoire de leurs familles dans des contextes culturels, politiques et religieux de la Palestine sous mandat anglais, de la Pologne, de l'Amérique et de la Hollande du début du XXe siècle fut assez aisé. L'histoire de ces pays est remarquablement bien documentée. Par contre, les jeunesses de nos artistes sont succinctes, vagues et brèves. Hanna Ben-Dov est systématiquement présentée comme la fille du photographe Yaakov Ben-Dov, surnommé « le père du cinéma juif », née à Jérusalem¹². Quant à Bella Brisel, elle est

⁹. Dominique TRIMBUR, « Les relations franco-israéliennes, 1948-2004 », *Outre-Terre, Op.cit.*, (p. 408).

¹⁰. Georges, Uriel, Joseph Loinger (Strasbourg, 1910 – Paris, 2018) est un ingénieur (diplômé en 1929 de l'École pratique d'industrie) et diplômé en éducation physique et sportive en 1932. Quelques années avant le conflit mondial, il s'occupa d'accueillir des réfugiés juifs allemands au château de la Guette, propriété de la baronne Germaine de Rothschild. Durant la Seconde Guerre mondiale, il fut mobilisé dans un régiment d'infanterie, puis il fut fait prisonnier dans un *Stalag* en Allemagne. Après s'être échappé, il joua un rôle dans la Résistance juive en faisant s'échapper plusieurs centaines d'enfants juifs vers la Suisse. Après 1945, Loinger contribua à l'immigration des rescapés du nazisme en Palestine mandataire, jouant un rôle dans l'affaire de l'Exodus, lors de son escale en France. Loinger fut directeur de la filière française de la compagnie de navigation israélienne, la « Zim ».

¹¹. Interview de Noa Sadka. Mercredi 27 mars 2019, Tel-Aviv.

¹². The Israel Museum, Jerusalem, Gallery for Israel and Contemporary art, *Hanna Ben-Dov paintings*. Catalogue d'exposition, novembre - décembre 1969, Ed. Jerusalem post press, (Jerusalem, 1969), [n.p.], [Hebrew, English] ; Galerie Lelia Mordoch, *Hanna Ben-Dov*. Catalogue d'exposition, Galerie Lelia Mordoch (17, rue des Grands- Augustins 75006 Paris), Ed. Galerie Lelia Mordoch, (Paris, 1992), [n.p.].

enchaînée à ses origines familiales hassidiques¹³. Par contre, il n'est pas fait mention des raisons de son éloignement de cette communauté, ni de l'année et encore moins la raison pour laquelle cette dernière changea son nom de famille « Krieger » en « Brisel ». De même, sa date de décès, 1982, indique que l'artiste était âgée de seulement cinquante-trois ans. Aucune précision n'étant apportée concernant la raison de sa mort, ce fut seulement au cours d'entretiens¹⁴ que j'appris que Bella Brisel mit fin à ses jours, soit trois ans après le décès de son compagnon, peintre et critique d'art israélien, Sioma Baram qu'elle rencontra à l'École de Beaux-Arts de Paris.

La documentation française et la documentation israélienne sont égales d'un point de vue quantitatif. La documentation française regorge davantage d'imprimés concernant les périodes françaises de ces artistes ; alors que la documentation israélienne est absente concernant leur période pré-parisienne. Cela s'explique de par leur jeunesse, car elles quittèrent Israël bien souvent après leur formation artistique. Par contre, celle-ci foisonne après les voyages d'études et de formations parisiennes, comme si Paris incarnait un gage de talent et contribuait aux renommées.

Le processus de recherche et d'écriture s'effectua en plusieurs temps et de façon variée. Notre manière de procéder consista à élaborer une bibliographie des sept artistes. Se composant à la fois de monographies, parfois publiées du vivant de certaines, comme Felice Pazner-Malkin et de Chaya Schwartz¹⁵ ; mais également, et surtout de catalogues d'exposition¹⁶. Ceux-ci présentent des sélections des peintures de ces artistes, accompagnées en première partie d'une présentation biographique, où les auteurs les rattachent à des courants picturaux. Hanna Ben-Dov est présentée comme une artiste « abstraite lyrique »¹⁷. Dans la filiation de la Première École de Paris, Lea Nikel est une peintre rattachée au courant abstrait de la Seconde École de Paris. Au sein de cette bibliographie se placent des dossiers d'archives¹⁸, comme ceux de la

¹³. Galerie Breteau, Georges HUISMAN, *Bella Brisel*. Catalogue d'exposition, Galerie Breteau, Paris, 17 janvier - 2 février 1955, Ed. Galerie Breteau, (Paris, 1955) ; Musée de Tel-Aviv, Beit Dizengoff, Dr. Haim GAMZU, *Bella Brisel. Peintures - Eaux-fortes*. Catalogue d'exposition, Novembre-Décembre 1969, Musée de Tel-Aviv, Ed. Tel Aviv Museum, (Tel-Aviv, 1969), [Hébreu, français].

¹⁴. Interview de Rahel Malatzky. Lundi 19 novembre 2018, Tel-Aviv. Interview de Chantal Feher. Lundi 14 octobre 2019, Fontainebleau.

¹⁵. Felice PAZNER-MALKIN, *Felice Pazner-Malkin*, Ed. Ikan Mass, (Jerusalem,?), [hébreu, anglais] ; Shlomo SHVA, Natan ZACH, Gavriel TADMOR, *Chaya Schwartz. Paintings*, Ed. Keter Publishing House, (Jerusalem, 1984), [hébreu, anglais].

¹⁶. Galerie Lelia MORDOCH, *Hanna Ben-Dov*, Catalogue d'exposition, *Op.cit.* ; Galerie Breteau, Georges HUISMAN, *Bella Brisel*. Catalogue d'exposition, *Op.cit.* ; Galerie Rina, *Geula Dagan. Rythmes de la Nature. Peintures. Et Guy Weelen. Fusains*. Catalogue d'exposition, Juin 1962, Galerie Rina, Jérusalem, Ed. ?, (Jérusalem, 1962), [français, hébreu] ; Haim GAMZU, *Lea Nikel. Oil Paintings 1963-1973*. Catalogue d'exposition. The Tel Aviv Museum, Ed. Tel-Aviv Museum, (Tel-Aviv, 1973).

¹⁷. L'abstraction lyrique est un terme qui apparut en France vers 1947 et qui désigne les formes d'abstraction picturales qui ne relèvent pas de l'abstraction géométrique.

¹⁸. Bibliothèque Kandinsky, Paris : Fonds Galerie Charpentier B17. Galerie Charpentier. Documents autour du Salon des Tuileries, 1952. [ARCHIVES]. (Consultation : septembre 2018) ; Fonds Galerie Charpentier B18. Galerie Charpentier. Documents autour du Salon des Tuileries, 1953. [ARCHIVES]. (Consultation : septembre 2018) ; Fonds Marc Vaux (boîtes MV 6149, MV 10135, MV 10138, MV 5430 à 5432). (Consultation : novembre 2018) ; Fonds Henri Goetz GOE 1 et GOE 2.

Bibliothèque Kandinsky à Paris, de la médiathèque du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris, de la bibliothèque du Musée d'Art de Tel-Aviv, du Centre des Archives sionistes à Jérusalem et des Archives nationales d'art, d'architecture et du design de l'École Bezalel à Jérusalem, qui nous éclairent sur la vie et l'œuvre de ces femmes. Au sein de recherches plus étendues, la trace de ces artistes se retrouvent parmi les artistes de l'École de Paris, les artistes juifs, les femmes artistes¹⁹, ou encore les artistes juifs de Palestine, puis les artistes israéliens²⁰. Cette collecte permet de réaliser une chronologie de la vie de ces femmes, permettant d'établir leurs arrivées à Paris, leurs départs pour d'autres destinations - souvent les États-Unis - et pour certaines, leurs retours en Israël.

Ensuite, je suis entrée en contact avec deux artistes parmi les sept encore de ce monde - Felice Pazner-Malkin et Hannah Yakin (née Van Hulst) – et avec les descendants des cinq autres ; à savoir : Madame Mira Hanan-Avgar, la petite-fille de Lea Nickel ; Madame Elisheva Simchen, la fille de Chaya Schwartz ; Monsieur Michel Weelen, le fils de Geula Dagan et Guy Weelen ; Monsieur Eldad Dagan, le neveu de Geula Dagan. Par leurs biais, je fus en mesure d'accéder à des archives privées, m'éclairant sur la vie et l'œuvre de ces artistes et d'observer certaines toiles. Par ailleurs, ils me dirigèrent vers des amis ayant fréquentés leurs parentes avant, durant et après leurs périodes parisiennes. Ces rencontres me donnèrent de nombreuses réponses et précisions au cours d'interviews, notamment avec Madame Edna Erde, directrice de la bibliothèque et archive de la Beit Reuven (Tel-Aviv) ; Monsieur Walter Spitzer artiste ayant côtoyé Hanna Ben-Dov à Paris ; Monsieur Yehuda Gazal, entoileur de Lea Nickel en Israël ; Madame Rahel Malatzki, une amie de Lea Nickel qu'elle côtoya à Paris au cours des années 1950 ; Madame Liza Lawrence, amie de Geula Dagan jusqu'au décès de la peintre ;

Carton d'invitation de la librairie Palmes de peintres et sculpteurs américains qui travaillent à Paris (Reginald Pollack). [ARCHIVES]. (Consultation : 15 mars 2019).

Bibliothèque du Musée d'Art de Tel-Aviv : Dossier d'archives de Hanna Ben-Dov. (חנה בן דוב, 109/ב). (Consultation : lundi 22 octobre 2018) ; Dossier d'archives de Lea Nickel (3,9/.2, 9/נ, 1. ניקל, לאה נ/9). (Consultation : mercredi 24 octobre 2018 et lundi 29 octobre 2018) ; Dossier d'archives de Chaya Schwartz. (חיה שוורץ, 45/ש). (Consultation : lundi 29 octobre 2018) ; Dossier d'archives de Felice Pazner-Malkin. 32 (פילס פזנר מלכין). (Consultation : mercredi 31 octobre 2018) ; Dossier d'archives de Hannah Yakin. (יאקין, חנה ואברהם). (Consultation : lundi 5 novembre 2018) ; Dossier d'archives de Bella Brisel. (223/ב בריסל). (Consultation : lundi 5 novembre 2018) ; Dossier d'archives de Sioma Baram. (336/סיומה). (Consultation : mercredi 7 novembre 2018) ; Dossier d'archives de Geula Dagan. (9/ד גאולה דגן). (Consultation : mercredi 21 novembre 2018) ; Dossier d'archives de Yaakov Ben-Dov. (בן-דו יעקב ב/111). (Consultation : lundi 18 février 2019) ; Dossier d'archives de Mordecai Ardon. (2,1, ארדון, מרדכי, 269/א). (Consultation : mercredi 27 février 2019).

Centre des Archives sionistes, Jérusalem : Yaakov Ben-Dov (AK120/1 ; KH2 58/ ; LK4/86). (Consultation : lundi 11 février 2019) ; Peretz Dagan (Cornfeld) (S25/9596 ; S25/1176). (Consultation : lundi 11 février 2019).

National Archive of Art, Architecture and Design – Bezalel Academy of Arts and Design, Jérusalem : Hanna Ben-Dov et Geula Dagan. (Rendez-vous : lundi 25 février 2019).

Médiathèque du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Paris: Dossier d'artiste de Hanna Ben-Dov (consultation : juin 2019) ; Dossier d'artiste de Bella Brisel (consultation : juin 2019).

¹⁹. Linda NOCHLIN, *Femmes, Art et Pouvoir et autres essais*, Ed. Jacqueline Chambon, (coll. Rayon d'art), (Nîmes, 1993) ; Catherine GONNARD, Elisabeth LEOVICI, *Femmes artistes-artistes femmes. Paris de 1880 à nos jours*, Ed. Hazan, (Paris, 2007) ; Marlène GROSSMANN, *Les artistes femmes à Paris dans les années vingt et trente du XXe siècle*, 2006, Université de Bourgogne. UFR, Sciences Humaines, Département d'Histoire de l'art. Thèse de IIIe cycle sous la direction d'Andrzej TUROWSKI.

²⁰. Abel PANN, *Autobiographie. Odyssée d'un peintre israélien né en Russie tsariste et français d'adoption*. Introduction par Sonia Sarah LIPSYC et Nourit MASSON-SEKINE, Ed. Du Cerf, (coll. Histoires-Judaïsmes « Toledot-Judaïsmes »), (Paris, 1996) ; Haifa Museums, *The Desire for Paris*. Catalogue d'exposition, Mané-Katz, 19 May-3 July 2012, Ed. Mané-Katz Museum, (Haifa, 2012), [hébreu, anglais].

Madame Chantal Feher, épouse du peintre Georges Feher²¹ et leur fille Anne-Laure, restauratrice d'œuvres d'art. Le couple Feher compta parmi les proches de Bella Brisel et Sioma Baram dans les années 1960 jusqu'à la mort des artistes, les fréquentant notamment à Formentera, où le couple possédait une maison. Mais également Monsieur Yaacov Agam, artiste israélien, qui fréquenta nos artistes au cours des années 1950 à Paris ; Madame Noa Sadka, professeure de photographie à l'École Bezalel à Jérusalem et Monsieur Lior Alperovich, historien.

Ainsi, je contactai les différentes galeries et musées français et israéliens²² où elles exposèrent, afin d'accéder à leurs archives et catalogues d'exposition. Toutefois, les recherches concernant la Galerie Katia Granoff-Larock n'aboutirent pas. Il paraîtrait que Hanna Ben-Dov y présenta des œuvres au cours d'une exposition groupe. Néanmoins, il semblerait que les archives aient disparues.

Une autre piste échoua, celle de Yaakov Gross²³. A la fin des années 1980, Yaakov Gross réalisa un documentaire concernant un des premiers films de Yaakov Ben-Dov. Selon Noa Sadka, Yaakov Gross se lia d'amitié avec Hanna Ben-Dov. Lorsque Noa Sadka prépara la rédaction de son livre sur l'histoire de la photographie en Israël²⁴, elle consulta les archives privées de Yaakov Gross, aujourd'hui conservée par la fille de celui-ci. Noa Sadka se souvient avoir eu entre les mains une correspondance entretenue entre le réalisateur et la peintre. Après avoir contacté la fille de Yaakov Gross afin de consulter les archives de son père²⁵, celle-ci déclina cette éventualité prétextant des raisons d'ordre privée. Ce refus peut s'expliquer : le décès de Hanna Ben-Dov remontant à une dizaine d'années et celui de Yaakov Gross, a seulement 2017, n'ont pas encore laissé suffisamment le temps s'écouler. N'ayant pas davantage de précision sur la nature de leur relation, il est possible que la diffusion éventuelle de leur correspondance pourrait être embarrassante pour la descendante immédiate de Yaakov Gross.

De même, dans ma quête d'archives portant sur l'enseignement de la sculpture dispensé par Ossip Zadkine à la Grande Chaumière - auprès de Hanna Ben-Dov et Geula Dagan – celle-ci

²¹. Georges Feher (Miskolc (Hongrie), 1929 - Montcourt-Fromonville, 2015) est un peintre et lithographe rattaché à la Nouvelle École de Paris. De 1946 à 1948, il étudia à l'Université hongroise des Beaux-Arts de Budapest. A la fin de ses études, il quitta clandestinement la Hongrie devenue stalinienne. Il fut très lié à Paul Kallos, Agathe Vaïto, Pierre Loeb. Chaque été, il se rendit dans l'île d'Ibiza, où il fréquenta Bella Brisel et Sioma Baram.

²². La Galerie Chelouche (Tel-Aviv) ; Galerie Lelia Mordoch (Paris) ; la Galerie Katia Granoff-Larock (Paris), le Musée d'Art de Tel-Aviv.

²³. Yaacov Gross (Lodz (Pologne), 1949 – Israël, 2017) est un documentariste, historien du film hébreu, écrivain, poète et journaliste. Il immigra en Israël en 1950 avec ses parents, son père était le réalisateur Natan Gross. Yaakov Gross fit des études de théâtre et d'histoire de l'art à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il s'impliqua dans la conservation et dans la restauration de films d'archives. Il exposa le travail du père du cinéma juif en Palestine : Yaakov Ben-Dov. Gross géra également la conservation et l'enregistrement de nombreuses collections et films d'archives ; tout en participant à la reconstruction de films disparus et de nombreux courts métrages. Il fut le consultant l'interprète de projets sur le cinéma sioniste en Israël dans des musées et des productions télévisées en Israël et à travers le monde.

²⁴. Noa SADKA, *La vérité photographique est une vérité naturelle. Chronique du département de photographie*, Ed. ?, (Israël, 2018), [hébreu].

²⁵. E-mail adressé à Heally Gross le 31.03.2019.

demeura vaine. Adélaïde Lacotte, attachée de conservation au Musée Zadkine à Paris, me confirma l'absence dans leurs archives du passage d'une de ces deux artistes dans la classe du sculpteur²⁶.

Puis, je me rendis auprès du marchand d'art Jacob Samuel qui exposa des œuvres de Hanna Ben-Dov peu de temps avant son décès et des maisons de ventes aux enchères²⁷. Au décès de cette dernière, en 2009, à la maison de retraite des artistes de Nogent-sur-Marne, son matériel et ses œuvres furent entreposés chez un commissaire-priseur. Il semblerait que par testament, elle fit don de ses toiles restantes à la mairie de Labeaume²⁸.

En parallèle, j'entrai en contact avec l'École Bezalel à Jérusalem - où Hanna Ben-Dov, Geula Dagan et Chaya Schwartz étudièrent - et l'Institut Avni à Tel-Aviv, où Bella Brisel se forma dans un premier temps ; et cela, afin de consulter les registres d'inscription, espérant trouver des renseignements, tels que des dates d'inscription, des adresses postales, ou encore des noms d'autres étudiants ayant appartenu à leur promotion. Finalement, je fus déçue car il n'y avait rien. Les deux écoles changèrent d'adresses - tout en restant dans les mêmes villes - à plusieurs reprises depuis leur création. Si bien que les archivistes ne détiennent pas ces registres et savent encore moins où ceux-ci sont conservés. Il semblerait même qu'il y ait une rivalité interne entre différentes institutions d'une même ville afin de savoir qui doit et qui a le droit de conserver ce type de documents. Pour les archives de l'École Bezalel, le débat a lieu entre trois institutions : la bibliothèque du Musée d'Israël à Jérusalem, la bibliothèque de l'École Bezalel et la ville de Jérusalem.

Une fois le travail de recherche accompli, il fallut organiser ces différents éléments. Une des premières difficultés qui apparut très nettement furent les chassés croisés entre ces artistes à Paris et les liens que certaines tissèrent entre elles ; parfois de l'entraide, des débuts d'amitié, ou encore des rivalités professionnelles.

Une difficulté d'ordre secondaire concerna les problèmes de datation, parfois approximatifs, dans une documentation internationale. D'un côté, se posa la difficulté des traductions, à savoir leur justesse. D'un autre côté, ce qui augmenta la complexité du travail fut à la fois l'hétérogénéité de la documentation dans différentes langues, et notamment pour les articles de presse : français, hébreu, anglais, italien, allemand et parfois même hollandais. Néanmoins, le bénéfice fut d'étendre le champ d'horizon, permettant ainsi de concevoir les éléments autrement, de confronter des points de vues, d'apporter de nouvelles interrogations, de tenter de comprendre pourquoi et, comment toutes s'en retournèrent en Israël, sauf une : Hanna Ben-Dov ; mais aussi pourquoi cette dernière, ainsi que Bella Brisel et Geula Dagan abandonnèrent la sculpture ; pour finalement appréhender leurs choix de vie, privés et professionnels, leur diffusion et leur réception en fonction de leurs statuts sociaux, c'est-à-dire célibataire, mariée, divorcée, avec ou sans enfants.

²⁶. E-mail de Madame Adélaïde Lacotte, 16.04.2019.

²⁷. Vente aux enchères organisée par Sotheby's : « Lea Nickel. The Language of Colour », vendredi 12 juillet 2019. 11h00 - 13h00.

²⁸. Claude SZYMCZAK, dit « Zym », « Hanna-Ben Dov », *Bulletin Municipal de Labeaume, Le Petit Labeaumoïis*, *Op.cit.*

Je suis en attente d'une réponse de la mairie de Labeaume (Ardèche) concernant cette information.

Au final, il y eut beaucoup d'interrogations, parfois restées sans réponses et qui auraient pu être clarifiés par des rencontres avec les cinq artistes disparues, il y a de cela entre trente-sept et dix ans.

Ce projet se propose de mettre en perspective les œuvres produites par ces sept femmes d'origine internationale durant leur période française. L'étude tente de privilégier à la fois les sujets, les techniques, les supports, mais aussi les orientations esthétiques qui parcourent leur production et l'inscrivent dans l'histoire et dans l'histoire de l'art. Nous entendons étudier les lieux de formation (l'École Bezalel, l'Institut Avni, l'Academy of Fine Arts de Philadelphie, Camberwell College of Arts à Londres, l'École des Beaux-Arts de Paris, l'Académie de la Grande Chaumière, l'École Paul Colin) ; les lieux de sociabilité, tels que les cafés (le Dôme, la Rotonde, la Coupole, le Select) et les lieux de travail (la Ruche, le village de Labeaume) ; mais aussi les espaces d'exposition (le Salon des Tuileries, le Salon de Mai, la Galerie Colette Allendy, la Galerie Katia Granoff, la Galerie Saint-Placide, la Galerie Montmorency et la Galerie Marcel Bernheim) ; sans oublier leur réception critique française et israélienne ; mais surtout ce passage délicat que constitua l'après-guerre. Nous nous pencherons sur une notion plus universelle, pour celles qui se revendiquèrent uniquement comme artistes et non comme « artiste-femme » ou « femme-artiste », comme ce fut le cas de Lea Nickel qui refusa catégoriquement cette dénomination²⁹, allant jusqu'à refuser de participer à une exposition consacrée aux femmes en Israël : « Feminine Presence ».

En étudiant le statut des femmes artistes juives, nous nous situons d'une part, dans un problème d'ordre identitaire, religieux, culturel et politique. En effet, le discours identitaire juif français retrouva un second souffle après la guerre. Après la *Shoah*, les problèmes identitaires juifs qui passionnèrent les débats au cours des années 1920 redevinrent pertinents. Dans les années 1950 et 1960, la communauté juive française fut profondément transformée par l'écriture de l'histoire des persécutions, la naissance de l'État d'Israël et l'arrivée d'immigrés d'Afrique du Nord. Ces évolutions encouragèrent les Juifs français à ré-entreprendre leur travail d'auto-analyse, tout comme au début du XXe siècle. D'autre part, dans le problème de l'indépendance inhérent au statut des femmes³⁰, celles qui eurent un statut marital n'eurent pas les mêmes droits que les hommes.

L'intérêt de ce projet réside dans le fait que la situation des femmes artistes juives, après 1945 et jusqu'à la fin des années 1950, n'a pas encore fait l'objet d'une étude spécifique. En outre, le sujet des femmes artistes, peintres et sculpteuses est un objet d'étude assez récent en France et la documentation reste assez difficile dans la mesure où l'histoire de l'art fut écrite par des hommes. Il faut alors comprendre la façon dont fonctionnèrent les différentes spécificités, puisque ces femmes s'inscrivirent dans une quadruple complexité : femmes, artistes, juives et étrangères.

²⁹. En 1994, Lea Nickel s'en expliqua dans une émission télévisée animée par Dalia Manor.

³⁰. L'historienne Mélanie Traversier évoque la disqualification et l'« invisibilisation » auprès des femmes artistes qui peut se manifester sous différentes strates : l'oubli total ; le mécanisme qui minore leur rôle dans l'histoire des arts en passant par la mise sous tutelle (sœur de, femme de, fille de...) ; reléguer les femmes à des genres supposés mineurs. In. Émission France Culture, « La Fabrique de l'Histoire. Femmes artistes. L'invisibilisation des musiciennes et des femmes compositrices (1/4) », 11.02.2019.

D'un point de vue méthodologique, ce travail s'appuie notamment, mais non exclusivement, sur l'exploitation scientifique des fonds d'œuvres et de documents privés et conservés à ce jour dans l'atelier de Chana Orloff par la famille Justman et Tamir ; par Elisheva Simchen concernant Chaya Schwartz ; de Felice Pazner-Malkin, ; de Geula Dagan par Liza Lawrence et de Bella Brisel et Sioma Baram par Chantal Feher. Mais aussi de dossiers d'archives conservés dans des bibliothèques françaises et israéliennes, ainsi que la réception critique juive française et israélienne de leurs œuvres ; sans oublier les conditions de leurs diffusions, qui sont pour le moins considérables, puisqu'il s'agit de galeristes (Colette Allendy, Katia Granoff), de marchands d'art, de collectionneurs (la baronne Alix de Rothschild, Monique Schneider Maunoury ou encore David Rockefeller) et de photographes d'artistes et ou d'œuvres d'art, comme Marc Vaux, surnommé « le photographe des peintres », Ida Kar, Denise Loeb, Jack Garofalo et Chris Marker. L'intention étant de proposer une perspective d'une histoire culturelle, sociale et politique de l'art.

Actuellement, l'étude s'organise en trois grandes parties. Dans un premier temps, nous étudierons les enfances, les débuts et les formations de nos sept artistes, leurs biographies, de leurs dates de naissances à leurs décès, avec un point d'honneur accordé à leurs jeunesses, se fondant à partir à partir de documents, d'ouvrages historiques et d'entretiens. Puis, le moment de leur départ à Paris après la Seconde Guerre mondiale. Et enfin, leur parcours après 1960. Dans une deuxième partie, nous analyserons les lieux de sociabilités et de formations qu'elles fréquentèrent à Paris ; à savoir les écoles et académies, les lieux de travail et les cafés, les lieux de résidence et de travail tels que la Ruche et le village de Labeaume qui se présente tel un phalanstère d'artistes.

Enfin, la troisième étape de notre réflexion portera sur leurs promotions, leurs diffusions et leurs réceptions critiques, au travers l'objectif des photographes d'artistes et d'œuvres d'art, de galeristes, de collectionneurs d'art et de critiques d'art.